

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 58 (1920)  
**Heft:** 18

**Artikel:** Coups d'oeil en arrière : la Molle  
**Autor:** Petit-Senn  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-215560>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



LA GÉNÉRALE  
(Suite et fin.)

**J**E l'ai dit, Luc était un agent dévoué de la police municipale. Il remplissait les devoirs de sa charge avec une ponctualité digne d'une meilleure place. On lui avait confié le tambourinage et le poste ingrat de veilleur de nuit, dont il s'acquittait à la satisfaction de ses chefs beaucoup plus qu'à la sienne, car malgré ce cumul, il n'arrivait pas à pouvoir s'acheter une montre, ce qui l'obligeait à demander à chaque instant aux passants l'heure qu'il était.

Et aujourd'hui encore, il avait fait tout son devoir, sa tournée était finie, il avait bien le droit de boire un verre avec les amis. Bien qu'il ne l'eût pas laissé voir, l'émotion l'avait très éprouvé, il sentait qu'un bon verre de muscat lui remonterait le moral.

— Puisqu'on m'a donné la parole, dit-il à haute et intelligible voix, je ne veux pas faire un discours, je laisse ça à ces messieurs du Grand Conseil, mais je vais vous chanter un vieil air patriotique, qu'on nous apprenait en classe, quand j'avais dix ans; il y a quarante ans de cela.

— Bravo! Luc! en avant et à ta santé!

Le tambourinaire vida son verre d'un trait et commença :

*Roulez tambours, pour couvrir la frontière...*

Toute la salle se mit à accompagner le chanteur de cet air populaire qui n'avait jamais été plus approprié que dans les circonstances présentes.

Quand tous les couplets y eurent passé, le soir était venu, les réverbères s'allumaient partout, le service de nuit allait commencer. Le veilleur demanda l'heure à son voisin, la pendule du café était arrêtée.

— Sept heures, mon brave Luc.

— Ah! c'est l'heure de rentrer, la bourgeoise va pas mal ronchonner; elle sentira que j'ai bu mon verre avant que je sois dans l'escalier; mais je lui ferai comprendre qu'on ne bat pas tous les jours la générale... Parce qu'elle est joliment pointue, ma Catherine.

— Bast! t'en fais pas, Luc, aujourd'hui tout le monde est d'accord, ta femme te recevra « à la pincette », heureuse d'avoir retrouvé son bon « tapin »; encore un « schluck » avant de se quitter, et nous partirons ensemble, au son du tambour.

— Bravo! Bravo! acquiescèrent les consommateurs.

— C'est une idée; traverser en cortège la rue du Rhône, tambour en tête, un soir de « générale », dit le commis de banque, légèrement ému, voilà qui va produire un effet bienfaisant sur les nerfs surexcités des jeunes épouses appelées à se séparer de leurs bons petits maris; et le gens penseront: en voilà qui ne s'en font pas! la guerre ne les effraie pas, ceux-là! ce sont des caractères bien trempés; avec des gars pareils, on peut attendre carrément les Prussiens!

— Et tous les autres, ajouta le tambourineur, en enfilant le baudrier crasseux de son gros tambour.

Tout le monde se leva, le dernier litre circulait au dessus des têtes, les verres se tendaient complaisamment, la liqueur vermeille y pétillait comme du diamant.

Un gros montagnard d'Evolène se redressa de toute sa hauteur gigantesque, et, levant son verre jusqu'au plafond, il dit, d'une voix forte :

— A la santé du tambourinaire! Vive la Suisse!

— Vive la Suisse! Vive Luc!

La salle trembla sous les hourras, les chaises et les bancs remuèrent avec un bruit de tapage; un roulement de tambour domina tout le vacarme, et, en un clin d'œil toute la « coterie » s'engouffrait dans la rue.

Une animation insolite régnait dans le vieux

bourg féodal; chaque bec de gaz éclairait un attroupement; des gens effarés couraient le long des trottoirs, la tête basse, les cafés regorgaient de clients dissertant sur la guerre, en émettant les opinions les plus diverses et les plus saugrenues. Les uns prétendaient que c'en était fait de la Suisse, que l'Allemagne allait en faire une bouchée, que c'était pour cela que Guillaume était venu assister à nos dernières grandes manœuvres. D'autres, moins pessimistes, comptaient sur l'héroïsme indomptable des descendants de Morat et du Morgarten; sur l'adresse incomparable de nos carabiniers; et puis, la France était là; avec elle, on pouvait aller de l'avant. Le petit chef-lieu ressemblait en un mot à ces monticules de fourmis qu'on rencontre au bord des chemins buissonneux, et dans lesquels de mauvais cœurs plongent en passant leur bâton ou leur canne; les habitants, jouets d'une effervescence subite et presque inconsciente, s'entrecroisaient en tous sens, comme les fourmis après le chambardement de leur phalanstère.

Devant le café de la Treille, un cortège se formait. Le roulement du tambourineur avait ameuté tout le quartier; hommes, femmes, vieillards, enfants, avaient précipitamment quitté la table où l'on soupait, pour aller voir ce qu'il y avait, car le tambour à huit heures du soir, c'était plutôt quelque chose d'extraordinaire et de grave.

Luc, le visage empourpré, était entouré de ses amis qui lui donnaient leurs instructions pour la marche à tambouriner et le parcours à suivre.

Un second roulement de tambour avertit les participants au cortège qu'on allait se mettre en marche. Puis l'Evolénard, qui voulait marcher à côté de Luc, cria :

— Par rang de quatre, garde à vous! En avant, marche!

Le tambour résonna avec un bruit assourdissant, le cortège s'ébranla, long, bruyant, interminable, d'une cacophonie pittoresque et amusante.

La longue théorie se déroula jusqu'au cœur de la vieille cité pennine; la foule se mit à entonner le vieux chant national :

*Roulez tambours, pour couvrir la frontière,  
Au bord du Rhin, guidez-nous au combat...*

On arrivait devant l'hôtel de ville. Un agent arrêté le cortège, par ordre supérieure :

— Pas de démonstration séditieuse, dit-il, respectons notre neutralité; nous n'irons pas plus au bord du Rhin qu'au bord du Doubs, nous irons à la frontière, et pas plus loin. Allons, Luc, allez rentrer votre caisse, et que le cortège se disperse.

— Ma caisse! répliqua Luc offensé; je n'ai pas de caisse, j'ai un tambour, et encore à moi, s'il vous plaît!

Le muscat de la Treille avait mis à l'ami Luc la tête près du bonnet; s'il était bon enfant à sang-froid, il « portait mauvais vin ». Aussi l'agent, dans l'espèce le commissaire de police, ne jugea pas à propos d'insister. D'ailleurs le cortège se disloqua, la foule reprenait sa course, par flots qui envahissaient toutes les artères, grandes et petites de la vieille petite capitale. Les cafés ne désertèrent pas, il s'y faisait un vacarme du diable; on y chantait : *Il est à nous le Rhin!* ou *Allons la mère Gaspard!* Les cafetiers, ce jour-là, firent ample recette, et sans doute, beaucoup d'entr'eux furent bénir la « générale ».

Quant à Luc, cahin-caha, il regagna son « pigeonier » de la rue de Lombardie. Arrivé sur l'escalier de bois en saillie qui donne sur la ruelle, il vit se dresser devant lui une forme longue et sèche, tenant dans une main une lumière vacillante et fumeuse. C'était sa femme.

Je vous fais grâce, lecteur, des aménités un peu crues qui s'échangèrent entre les deux conjoints, sur le seuil du logis vétuste qui les abritait. Mais sans vouloir pénétrer le secret des alcôves, je crois que le sommeil du tambourineur dut être, cette nuit-là, fort agité!

Le lendemain, à ses amis qui lui demandait, en souriant, comment il allait, depuis la veille, il répondait invariablement :

— Ça ne va pas trop mal, mais je ne voudrais pas battre tous les jours la « générale ».

Solandien.

## EXTRAIT DES CHOSES QUI SONT ARRIVÉES EN 1816

**L'**ANNEE a été absolument remarquable en plusieurs choses, le printemps est venu extrêmement tar, les fourrages ont été bien recherchés, le foin c'est vendu cinquante batze le quintaux, les bétail non put aller sur la montagne que le treze de juin, les graines ont montez a un prix excessi, les fromens c'est vendu soisante batze le quateron mesure d'Orbe, les blés ont été bien perdut, on ne s'est trouver en pleine moisson que la semaine avant la Saint-Michel, les montagnes n'ont pas put moisonné et on na pas put tout moisonné aux Oges que le lendemain du novellan 1817, on na moisonnez aus Oges, on a cui du vin de frui à Premier et on est aller à la charue, la vendange n'a presque rien valut, le vin n'est que du vergu<sup>1</sup>, le vin a rencheri après les vendanges, le vin se vend seize bache le pot, mesure de Romainmotier.

Le gouvernement a demandé une soucrition pour faire des achat de grain dans les pays étrangers il en est déjà arrivez boucoup de l'Allemagne, il en arrive baucou qui viennent du midi qui ont débarqué à Marsielle qui viennent sur la mer Méditerranée.

(Communiqué par F.-R. Campiche, archiviste.)

**Cher un pharmacien.** — Une vieille bonne entre et présente une ordonnance sur laquelle se trouve indiquée une potion renfermant deux décigrammes de morphine.

Le pharmacien pèse avec le plus grand soin le dangereux remède.

— Quelle honte! dit alors la vieille femme en lui poussant le coude. Soyez donc pas si regardant : c'est pour une orpheline!

## COUPS D'ŒIL EN ARRIÈRE

LA MOLLE

**V**OICI encore un de ces mots que repousse le dictionnaire, bien à tort selon moi. Quoi de meilleur que cette locution, alors qu'un lundi matin, l'ouvrier mal en train, bâillant avec délices, étendant ses bras, s'écrie d'un ton pénétré : *Ah! quelle molle j'ai!* Cela ne peint-il pas d'un trait sa situation morale et physique?

Il aurait pu dire sans doute en faisant une phrase académique bien peignée : *Les plaisirs de la veille m'ôtent tout penchant au travail d'aujourd'hui; mon âme est abattue par les souvenirs du passé et mon corps par la fatigue.* Mais outre qu'il n'est pas naturel qu'un homme, lorsqu'il peut à peine ouvrir la bouche, en fasse sortir une phrase de cette dimension, je le demande, n'est-il pas misérable qu'un scrupule grammatical jette l'ami de la langue dans une pareille circonlocution lorsqu'il peut peindre avec quatre petits mots tout ce qu'il éprouve? Le chemin le meilleur pour cette âme harassée n'est-il pas le plus court? Qu'elle traduise bien sa situation en disant : *Ah! quelle molle j'ai!*

*La molle!* comme chacun sent d'abord la portée et la signification de ce terme, plus expressif que délicat et de bon ton! Comme chacun est à même d'en apprécier la justesse, le bonheur, la rigoureuse acception! Ce mot est si énergique qu'en le répétant deux fois de suite la pensée s'engourdit, les membres s'affaissent, et l'on tombe peu à peu dans l'état qu'il rend si bien. *La molle!* Qui de nous n'a pas subi ce malaise où nous jettent une atmosphère étouffante et lourde, une digestion laborieuse, et mieux que tout cela le lendemain d'une journée de plaisirs?

Et trouvez-moi, messieurs de l'Académie, dans ce gros livre duquel vous vous occupez depuis si longtemps, une locution qui peigne mieux la lenteur fastidieuse avec laquelle vous y travaillez? N'est-ce point la crainte de baptiser vous-mêmes l'indolence de votre corps qui vous a fait repousser cette onomatopée dont vous auriez été affublés sitôt après l'avoir naturalisée en France? Un académicien dans son fauteuil, ancré sur une lettre du dictionnaire, n'aurait-il point été la représentation fidèle de cette *molle* que je voudrais voir franciser? Car remarquez que ce mot n'a point d'équivalent juste: en effet la *mollesse* est un état habituel et non

<sup>1</sup> Lisez : verjus.

transitoire; la paresse de même. La fainéantise s'applique à celui qui ne fait rien, mais non à celui qui, momentanément, ne saurait et ne peut rien faire.

La molle est un accès de langueur physique et de torpeur morale qui nous interdit l'occupation, ou qui ne nous permet de nous y livrer qu'avec ennui, lassitude, dégoût. Elle nous pénètre jusqu'à la moelle des os : c'était l'épidémie régnante à Capoue et à Sybaris; elle distend et fait craquer les membres, elle pousse aux bâillements, au sommeil; elle nous rend amoureux de la position horizontale, nous jette dans un fauteuil, nous entraîne sur une ottomane, nous étend sur un lit; en un mot elle nous désosse.

La molle pourtant n'a rien de honteux pour celui qui en subit, car il faut avoir quelque activité pour la subir, et des travaux seuls sont des titres pour pouvoir s'en dire attaqué. La coutume de faire le lundi, en honneur chez les garçons tailleurs, a été établie par eux sans doute dans le but d'esquiver les molles assez fréquemment consécutives au dimanche : ils ont sagement préféré s'amuser tout à fait que de travailler à demi sous l'empire de la molle.

Que de fois il m'est arrivé de vouloir vaincre cette influence soporative et débilitante sans pouvoir en venir à bout ! Je prenais ma plume, mais elle n'aurait su devenir, entre mes doigts, l'interprète d'une seule idée; l'encre séchait au bout, ou si je m'en servais, c'était pour esquisser des figures vagues, indéterminées, pour faire des pointillages insignifiants, des profils fantastiques; en général, la couverture des livres et des sous-mains sont le théâtre que parcourt la plume en pareil cas; c'est là qu'on voit les produits bizarres d'une imagination assoupie qui rêve en traçant des croquis informes; c'est comme le calme plat du navire dont la voile retombe lourde et ridée le long des agrès, qui va à la dérive poussé par quelque courant insensible, et qui fait un sillage dont les marins eux-mêmes ne sauraient s'apercevoir.

Le *Quandoque dormitot Homerus* signifie que le père et le premier des poètes, Homère, avait aussi quelquefois la molle.

En conséquence de tout ce qui précède, j'ai formé le projet d'adresser à l'Académie (si je vis quand elle sera à l'm de son dictionnaire), une pétition aux fins de recevoir, comme française, cette expression de *molle*, dont je viens de définir les effets, moins bien sans doute que je ne les ai souvent sentis.

Petit-Senn.

LE MARECHAL JOFFRE A LAUSANNE<sup>1</sup>

Un aimable Français, dont le canton de Vaud est la seconde patrie, M. Armand Lapie, libraire, à Lausanne, a réuni en une plaquette les articles principaux de notre presse relatant la visite du maréchal Joffre chez nous. C'est un document que nous signalons aux amateurs d'h stoire locale. Après le général Bonaparte, le maréchal Joffre est le plus illustre soldat que Lausanne ait vu dans ses rues.

Les apparences. — Une vieille dame, visitant un hôpital d'aliénés, portait grand intérêt à tous les pensionnaires et avait un mot aimable pour chacun.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici, demanda-t-elle à un homme de figure assez douce ?

— Douze ans, madame.

— Vous y traitez-on bien ?

— Oh, oui ! je ne peux pas me plaindre, quand je pense à ce qui aurait pu m'advenir d'autre.

A ce moment, la bonne dame aperçut un sourire sur la face de la personne qui l'accompagnait dans sa tournée. Rien d'étonnant ! Elle avait pris le médecin pour un des internés. Courant alors après ce dernier :

— Oh, docteur ! excusez-moi... N'est-ce pas, les apparences...

Le merle blanc. — Une dame habitant la campagne avait écrit à une de ses amies de Lausanne de lui procurer un précepteur pour ses enfants, qui eût toutes les qualités qu'elle désignait et dont l'énumération ne finissait pas.

L'amie, trouvant ces nombreuses exigences exagérées et impossibles à satisfaire, lui répondit :

— Chère madame, j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez, je ne l'ai point encore trouvé; cependant je chercherai encore, et je vous promets que dès que je l'aurai trouvé je l'épouserai.

<sup>1</sup> En vente à la Librairie française, Armand Lapie, rue de la Louve 1, Lausanne.



\* FUMÉE \*

Lecteur, sais-tu ce que c'est qu'une petite ville dans le canton de Vaud ? N'importe, laisse-moi te le dire à ma manière. Une petite ville, au bord du lac Léman — les Genevois disent au bord du lac de Genève — c'est d'abord une certaine quantité de maisons, basses pour la plupart, mais coquettes avec leur air demi-villageois. C'est une rue principale, souvent large, propre, bien pavée et exposée en plein aux rayons du soleil. C'est une église, pas si imposante et surtout pas si ornée que le voudrait bien un catholique. C'est un centre commercial, un débouché par la voie du lac. C'est un port avec de légers petits bateaux et parfois une ou deux barques aux longues vergues et aux voiles latines repliées. Des tonneaux de gypse, des quartiers de molasse, des pièces de bois, de gros tas de sable ont été déposés sur le rivage. Mais une petite ville au bord du Léman, est autre chose encore. C'est le foyer d'un immense panorama, un lac magnifique au premier plan, les Alpes comme fond du tableau, le ciel pur pour encadrement. Pays enchanteur ! C'est un vignoble adossé à la chaîne du Jorat, des pressoirs pour la vendange, des caves pour toute l'année. C'est une population aimant parfois à se persuader qu'elle est turbulente et révolutionnaire, mais, somme toute, plus routinière qu'autre chose. C'est une petite aristocratie, qui se dit radicale pour pouvoir rester à la tête des affaires. C'est un gros préfet patriote, fort amateur de vin nouveau, lorsqu'il est bon. C'est un membre du Grand Conseil, aux longues moustaches rébarbatives et aux propos écrasants, du reste très curieux de conserver sa place et le meilleur enfant du monde. C'est un petit propriétaire fort amoureux de quelques ouvriers de vigne qu'il possède au soleil. Sans paraître y toucher, il lorgne du coin de l'œil le verger du voisin, et, si l'occasion s'en présente, il ne dédaignera pas de l'ajouter à ses terres, à la suite d'un gentil procès bien retors.

Une petite ville dans le canton de Vaud, c'est un centre de commérages et cancan bénins, malicieux, perfides, suivant les circonstances. C'est, à l'angle d'un carrefour, dans un lieu central, une fontaine publique, où, le matin, avant dîner, puis, le soir, quand la nuit tombe, bonnes dames et servantes vont laver leurs légumes, emplir leur seille et caqueter tout en écoutant ce que dit la chronique.

Si la vieille tante Bernard a passé de vie à trépas durant la nuit et laissé des héritiers inconsolables, c'est à la fontaine qu'on en jase. Si le gros Jacques bat son épouse en rentrant un peu gris du cabaret, c'est la fontaine qui, le matin, entend les lamentations de la malheureuse victime. C'est la fontaine encore qui, la première, connaît la faillite du marchand de fer, les fiançailles de Mlle Henriette, les fredaines de la petite Rosine. Et puis, voici la riche et jolie fille du receveur qui a refusé un sixième parti. Elle jure ses grands dieux qu'elle n'eût jamais l'intention d'ébruiter l'affaire : sa modestie le lui défendait aussi bien que la considération qu'elle porte à l'amoureux éconduit. Nous voulons la croire. Toujours est-il qu'une amie intime a bien vite eu divulgué le secret, qu'une autre amie, intime aussi, avait déjà confié à une douzaine d'oreilles. Grâce à la discrète fontaine, le pauvre sixième prétendant a eu à supporter les quolibets de toutes ses connaissances.

Tel est en raccourci mon portrait de la petite ville. Eh bien ! c'est dans ce milieu que je désire introduire mon héros. Mais je ne puis me passer de ton aimable compagnie, cher lecteur : viens donc avec moi à Vevy, à Morges, peut-être à Nyon ou aussi à Rolle, quelque part où il y ait un collège, un magasin d'épicerie, un juge de paix vieux garçon, une fillette à marier, un pasteur; c'est là que sera ma scène. Monte sur ta carriole, arrive à pied, c'est comme bon te semblera, tu le vois, je ne suis pas difficile. Tout ce que je te demande, c'est que tu m'accordes, en me suivant pas à pas, l'indulgente attention que ne peut me refuser un ami, car tu es mon ami. Voudrais-tu par hasard prétendre le contraire ? Eh ! non, tu n'y songes point, qu'en dis-tu ? Et d'ailleurs, telle serait ton intention que je ne t'en laisserais pas la liberté : bon gré, mal gré, je m'attache à toi; je veux être ton ami, c'est évident. Tu me lis, pour moi déjà tu n'es plus un étranger, je t'aime... nous nous aimons. Mais, me diras-tu peut-être (tu es malin, je le sens), si je trouve ton caractère ennuyeux, ton parler insipide, si je le dis franchement, continueras-tu à me prodiguer

ton affection, pourrions-nous toujours nous tutoyer; en un mot resterons-nous amis, si ma critique vient toucher quelque fibre sensible, si... ?

Eh ! sans doute, cher lecteur. Je ne suis point si antiché de moi-même; dis ce que tu voudras; tes paroles fussent-elles même mordantes...

Mais non, je mens. N'affichons pas ce stoïcisme impossible; ce n'est pas ainsi que je te prouverai mon amitié. Hélas ! je ne le sens que trop, ta critique devra être bien douce pour ne pas révolter mon petit amour-propre; mais néanmoins je me rassure : tu es si peu difficile, si indulgent, si bon !... Je cherche à te prendre dans mes filets, tu vois la ruse; peu importe. N'en dis rien, aimable lecteur; l'amitié que je t'ai forcée d'accepter tout à l'heure t'impose ce petit service : tu me l'accordes; merci !

\* \* \*

Enfin, j'étais arrivé. Bon petit homme d'oncle ! Il m'attendait depuis trois jours et, depuis trois jours, ne laissait passer aucune diligence sans venir voir si son Gustave y était. Evidemment, il eût continué le manège longtemps encore, mais il m'avait trouvé, et après m'avoir embrassé à plusieurs reprises sur les deux joues avec force exclamations de bonheur, il m'emmenait triomphalement à travers la rue sans presque me laisser le temps de prendre soin de mes bagages. Il m'avait saisi par le bras et m'entraînait aussi vite que le lui permettaient ses jambes courtes un peu tordues et son modeste embonpoint, regardant de droite et de gauche avec un sourire de satisfaction, saluant le remouleur du coin d'un signe de tête, accordant à la hâte un petit mot à Mme Martin, qui tricotait à sa fenêtre, à Fanchon revenant du four avec un gâteau, à Rosette, à Lise, à Louis, à Etienne, voulant faire participer toute la petite ville au plaisir qu'il éprouvait de me revoir. Quant à moi, il m'accablait de questions, ne me donnant pas même le temps d'y répondre.

— Et puis, je vois que tu as bien grandi. Je crois vraiment que tu es moustache !... Tu es un peu maigre; te sens-tu bien portant ?... Ta maladie de l'an passé n'a pourtant pas eu de suites ? J'ai bien regretté que ce fût si loin; j'aurais voulu partir pour t'aller soigner, mais ta tante n'a pas jugé que ce fût nécessaire... Ah ! ça, j'espère que tu parles l'allemand comme un livre; tu as eu le temps de l'apprendre : voici deux ans et plus que tu es absent; il me semble qu'il y en a dix !

Et mon petit oncle me prenait par le bras, comme s'il eût craint que ma présence ne fût pas réelle. J'étais pénétré de tant d'affection; un père n'en aurait pas montré davantage.

Ma tante était sur le perron. Occupée ce soir-là à fondre son beurre, elle avait un instant laissé de côté la marmite pour voir si j'arrivais. L'écumoire en main elle m'attira sur sa poitrine. C'était bien toujours la même grosse dame, rose et blanche malgré ses quarante-cinq ans; dame bourgeoise comme on en rencontre beaucoup dans notre petite ville, ordinairement en tablier de cotonnade et en coiffe bien repassée. Elle me fit vite entrer et, tandis que le petit oncle m'installait sur le lit de repos, elle chargea la table ronde d'une douzaine de mets différents et la poussa devant moi. C'était une tourte qu'elle avait cuite à mon intention, de la confiture faite avec les pêches du grand espalier, des raisins dont on avait hâté pour moi la maturité; c'étaient mille riens auxquels l'affection donnait un prix inestimable. Je retrouvais ces prévenances, ces petits soins, ce bien-être complet, toutes choses qu'on ne rencontre guère qu'au sein de sa famille.

(A suivre)

Benjamin DUMUR.

Intarissable. — De quoi ? Le succès de « Favey, Grognez et l'Assesseur ». Voici trois semaines bientôt qu'ils tiennent l'affiche et la location marche comme le premier jour, ou presque. Les interprètes n'ont pas un moment de défaillance ou de lassitude et le public leur tient tête. On rit, donc on est content. Etre content, tout est là. Aussi bien ne faut-il pas regarder cette pièce avec des lunettes d'un sévère critique littéraire; elle n'a jamais prétendu à cet honneur. Amuser est sa seule ambition. Elle semble n'y avoir pas trop mal réussi. Demain, dimanche, matinée (la dernière) et soirée.

Royal Biograph. — Au nouveau programme de cette semaine au Royal Biograph, trois films absolument différents : « L'Enigme », splendide comédie dramatique en trois actes; « Douglas, le nouveau d'Artagnan », titre qui à lui seul promet des scènes et des prouesses de tout premier ordre; « Billy Défective », qui assure au public une demi-heure de fou-rire.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

J. MONNET, édit. resp.